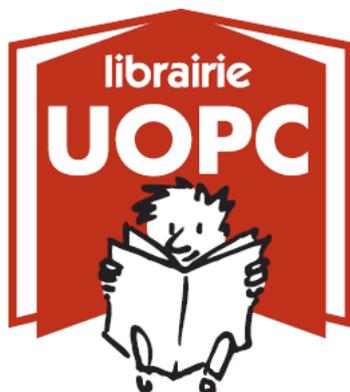




**LE  
C  
A  
R  
A  
B**

NUMÉRO 7 - PRINTEMPS 2014

**MAGAZINE DE CRÉATION ET DE RÉFLEXION  
ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE**



Livres religieux - Littérature générale - Sciences humaines  
Livres Jeunesse - Jeux éducatifs - Audio-visuel

**14-16 Avenue Gustave Demey, 1160 Bruxelles.**

à l'angle du viaduc Herrmann Debroux et du Boulevard du Souverain  
face au terminus du métro Herrmann Debroux  
bus 34 – 41 - 42 – 72 tram 94

E-mail : [administration@uopc.be](mailto:administration@uopc.be)

site : [www.uopc.be](http://www.uopc.be)

☎ 02/648 96 89 📠 02/648 61 72

**Edito***Ami lecteur,*

Toi qui papillonne avec bonheur en ces jours de printemps, suçant la moelle de la vie entre la fin des vacances et le couperet des examens, te voici entre les mains d'un numéro entièrement libre, à l'image du renouveau des saisons.

Laisse-moi te conter l'hiver de Ravage.

Lorsque j'ai scotché maladroitement quelques affiches en noir et blanc un soir de novembre 2010, j'étais un adolescent mal dégrossi, à peine sorti d'une adolescence dont le souvenir gris et poisseux pesait lourd, entré à l'université une peur terrible dans l'estomac.

J'avais cependant un rêve quelque peu cliché : rencontrer, voir, dialoguer et peut-être, avec de la chance, rassembler de jeunes auteurs comme moi, pour sortir nos fonds de tiroir et en faire un magazine, créer une émulation, un lieu où nos textes planqués sur un tas de brouillons pourraient gagner quelques lecteurs.

Des gens ont répondu à l'appel, d'autres sont partis, d'autres nous ont rejoints. Ravage était né.

Il a depuis bien grandi, et ce septième numéro, cette quatrième année d'existence annonce une grande nouvelle : Ravage devient un KOT A PROJET. Le silence est de mise pour garder l'effet de surprise, mais des surprises, sois en sûr, il y en aura.

On dira de cet édito qu'il en fait des caisses, kitsch, rose-bonbon, petit poney, guimauve. Je m'en fous.

Avec Ravage, j'ai lancé un magazine, animé des ateliers d'écriture, mais au fond, ce n'est pas le plus important. Et d'ailleurs, je n'ai fait que le lancer.

La chose qui m'émeut le plus et me rend heureux en pensant à Ravage, c'est d'avoir rencontré tant de personnes extraordinaires. De bonnes personnes. Des gens rares. Julie, la démarche aérienne et le verbe qui fait mouche ; Tanguy, dont la droiture n'a d'égale que la gentillesse ; Ben, être profond et sensible dont le regard poétique m'a beaucoup appris ; Nico, toujours présent, motivé jusqu'à effacer la fatigue et le doute d'un sourire, et enfin Steph, dont les remarques acerbes me ramènent les pieds sur terre, ou dégonflent mes chevilles d'un coup de sarbacane.

L'Abbé Pierre a dit

« *L'amitié, c'est ce qui vient au cœur quand on fait ensemble des choses belles et difficiles.* »

*Bonne lecture,*

G.S

RAVAGE MAGAZINE EDITEUR RESPONSABLE : Sørensen Guillaume - rue Arend, 53 6791 Athus Belgique

IMPRIMEUR : Diffusion Universitaire Ciaco (DUC)

COMITÉ : Charlier Tanguy, Feltz Julie, Frantzen Benjamin, Laurant Nicolas,

Sørensen Guillaume, Stephanie Eeckhout

AUTEURS ET ARTISTES NUMÉRO 6

JULIE FELTZ, MANON DUMONCEAUX, CHARLOTTE MARIE, LÉO CHARPENTIER, MARIE DE VEZINS, ADELHEIDE DANCKAERT, SÉLÈNE WOLFGANG, CAMILLE ACRISTEM, ANDREW FROBISHER, JACQUES CÉAUX, DUKE, SÉBASTIEN REYNAUD, TRUDI, A.V. , STÉPHANE VINCENZI.

DESSIN DE COUVERTURE ET INTÉRIEURS : ARNO SABATIER, DJULY ET A. V.

MISE EN PAGE : NAVID O'LARI

TOUS CERTIFIENT ÊTRE LES AUTEURS DES TEXTES, DESSINS ET PHOTOS PUBLIÉS SOUS LEUR SIGNATURE ET EN ASSUMENT L'ENTIÈRE RESPONSABILITÉ QUANT AU CONTENU.

Ravage est un magazine bilatéral !

Envoyez vos idées, vos textes/dessins/  
créations, vos avis, un mot gentil,...

RAVAGE.MAGAZINE@GMAIL.COM

<http://www.RAVAGE.MAGAZINE.OVER-BLOG.COM>

Join Us on Facebook : RAVAGE

... pour plus d'info !

NOUS NE SOMMES PAS DES AUTEURS PROFESSIONNELS  
RESPECTEZ NOS TEXTES !

*Nous vous rappelons qu'en vertu de la loi, les auteurs disposent sans aucune mesure spécifique de tous les droits concernant leurs œuvres respectives. Cela signifie, entre autres, l'interdiction pour tout tiers de copie, partielle ou complète, redistribution ou modification des dites œuvres, et ce, pour tout pays, sans l'autorisation expresse de son auteur. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter la loi belge du 30 juin 1994 sur les droits d'auteur et droits voisins.*

## **MATHILDE**

C'est quand on est loin qu'on se rend compte qu'on y entend le mieux. Là-bas, enfermé dans ce brouhaha de corps et de rires tout proches, on n'entend rien, que sa propre respiration et la phrase qu'on voudrait placer. Maintenant qu'on est dans la pièce d'à côté, qu'on s'est éclipsé un moment pour laver trois verres, fumer, ou surveiller le four, on se met à écouter vraiment. On sourit à entendre que Jacques a déjà commencé à sortir ses blagues nulles auxquelles même les enfants rient pour ne pas le blesser, on entend l'accent chantant de la grand-tante. On reconnaît les conversations. Ça se passe toujours comme ça.

Alors on rejoint la tablée, qui bourdonne déjà d'un autre sujet de conversation auquel on est étranger. Et quelque chose de l'enfance se rejoue ici ; une scène ancienne et dorée dans une rumeur indistincte de voix.

Les enfants pourront bientôt sortir de table. Ils en rêvent depuis tout à l'heure, las d'écouter ces histoires d'un temps qu'ils n'ont pas connu. Sans en avoir l'air, ils retiendront tout de ces récits auxquels ils croiront à force avoir assisté. De ce temps non vécu qui aura bercé les repas familiaux, ils garderont le regret tenace de ne pas l'avoir vécu. En attendant, ils profitent de la fête et de l'inattention de leurs parents pour jouer leurs jeux secrets et mettre à sac l'étage supérieur de la maison.

Demain, ils garderont le goût sucré du repas en famille de ce soir. Dans le silence de la salle de classe, ils sauront que la veille a été.

Les plus grands restent à table avec les adultes qui s'étonnent de leur vivacité. Il y a là quelque chose qui se construit, qui avance à du cent à l'heure. Ils vivent et dégagent de leur jeunesse une force qui fait se rassembler autour d'eux les plus âgés, avec un soupçon de nostalgie. Pour en savoir plus sur cette époque qu'ils traversent sans plus la vivre.

Et elle qui reste toujours dans nos pattes au lieu de courir avec les autres, que pense-t-elle ? Que fait-elle ? Elle qui sent tout, qui sait. Elle qui, comme l'enfance, ne se livre pas. On se demande comment elle sera plus tard, cette fille si différente de celle qu'on a été. Si elle aime ces réunions ou si comme nous, une légère lassitude vient l'assommer parfois. Elle, la petite, la discrète, le témoin. Celle qui se rappellera de nos conversations comme nous nous rappelons celles de notre enfance, les mots de ceux qui ne sont plus là.

Il manque une voix.

Il manque sa voix. Eux, ont fait leur deuil. On ne juge plus nécessaire de me reconforter. On me croit à nouveau une entité à part entière. Mais l'absence, le manque, le manque de la personne et de sa présence, l'amour pour cette personne, ça ne passe pas.

Les silences annoncent la fin de la soirée. On regarde l'heure. On rassemble ses affaires et les doudous des plus petits. On vérifie de ne rien avoir oublié. On remercie du bon repas. On force les enfants à dire au revoir. Les univers privés des couples se reforment et se dispersent dans le noir confortable des voitures. Le silence nous tombe dessus. On enlève la rallonge de la table, on fait tourner le lave-vaisselle. On ramasse une poupée oubliée. La voix nous manque.



*Julie Feltz et Manon Dumonceaux  
(a été joué au TUL la semaine du 24 au 27 février 2014)*

## Il nous aurait fallu des pierres

des pierres des pierres des pierres

de l'alcool pour brûler nos maisons  
des genoux pour hurler nos prières  
du temps pour blanchir nos raisons  
des pierres des pierres des pierres

des nerfs pour y plonger les doigts  
c'est trop chaud  
bouillante écume de ton cœur

des dents sous le rouge à lèvres  
des chiens noyés qui s'étonnent  
s'arc envoûter jusqu'à plus fièvre  
pas fiers d'un courage de santons

oh Anton le poids d'injustice  
(je t'appelle Anton - trois sous  
- une misère)  
il a déchiré mon front  
je suis restée muette devant l'oiseau  
comme quand tes yeux en sourdine marteaux  
muette une feuille fêlée

je nie ton gros prénom rieur

la chaleur est notre unique courroie  
cordon de nos mains effilé  
et nos vélos ont des roues de fortune

des pierres des pierres des pierres  
ce que je sentais ricoche  
rouille et se perd  
mon vieil Anton tu es tout terne  
reprends de notre alcool

le verre n'a plus ton sourire

il est jaloux le verre de ce grand personnage  
qui dort avec mon écharpe  
la tête sur mon sac à dos  
les yeux ébouriffés  
le soleil lui pardonne tous ses mensonges  
minutieusement  
et j'ai lu tous ces livres qui me parlaient de toi dans une autre langue  
et je les ai aimés  
et je les ai paumés  
et il ne reste rien qu'un peu de cendre  
la bave sur ta cigarette

## Le soleil impossible

*C'est vrai  
J'ai gratté la terre cette plaie qu'infecte la ville  
Recousue d'oiseaux*

*J'ai gratté les décors de ma vie mes amours  
N'étaient pas des légendes  
Les nuages n'étaient pas une soie  
Pour abriter les arbres*

*Et quand j'ouvrirai la porte  
Mon cœur  
On ne dira pas : il est sorti dehors creuser sa douleur  
Mais*

*Il a sculpté la nuit dans le regard des fenêtres*

*Il a osé la plage de cris plutôt que le sable  
Chaud et fuyant  
Il a repris l'océan à l'océan  
Il a découvert la mort  
Le premier  
Habillé dans le tissu de ses viscères  
Il est sa propre chaleur*

*On dira beaucoup on dira trop on dit toujours trop  
De la douleur  
Éloquente et pourtant muette  
On ne l'entend que de chez soi*

*Ma chambre*

*Dans la chair ouverte du lit  
Meurtri  
Le soleil impossible*

Léo Charpentier

Charlotte Marie

## Le nouveau monde

Quand les hivers brunissent au ras du ventre ouvert  
de la terre  
Les aubes rajeunissent  
Quand les espérances avortent de leurs cris et entaillent leurs abîmes  
les soleils s'enveloppent  
Quand sous le miroir jauni des grands champs flasques s'éteignent les promesses  
Les ouvrières du ciel palpitent, lumineuses !  
égorgeant le ciel noir de leurs milliards d'étrangetés trop lointaines  
Quand le fond de l'eau verte étreindra tous nos charmes  
Peut-être irons-nous puiser à la source  
Les narcisses écoeurants qu'on aurait voulu taire  
Les échos affolés qui tamponnent l'atmosphère comme des couteaux ailés qui déflorent le ciel  
Quand le front craquelé du désert aura vendu sa peau. Sa peau ! Elle en avait tout l'air !  
Les vérités songeront qu'elles n'ont plus à se taire  
Et parleront, enfin  
Langeront leurs abysses avec les plis du ciel  
Ce ciel tuméfié de varices  
Ce ciel qui tombe  
Ce ciel qui gronde  
Pour qu'un grain de lumière vienne pâlir vos fenêtres  
Pour qu'un monde sans berceau étale ses poumons moites  
Sur l'humanité reverdie

*Marie de Vezins*

### Jeux de mots faciles

Jeux de mots faciles, joie factice, jouissance fantoche, Je fantôme, jamais fini.  
Cœur rompu, écoëurement, à corps perdu, s'encourir, encore.  
Se mirer, miroirs malins, mirages mauvais, Moi malléable, malheureusement.  
Don sans retour, ronde sans détour, trône sans atours, vains recours, détournés.  
Mourir enamourée, mûrir emmurée, se démener, démente, démunie.  
Nuisances et noises, oiseau noyé.  
Nuit venue, Nous gît dénoué.  
Lâche et lasse, délaisse.  
Vie qui va.

*Adelheide Danckaert*

**LA DECAPITATION**

A force de trop parler aux étoiles  
 Qui ne vous écoutent pas,  
 A force de trop regarder les corbeaux  
 Qui se déplacent tels des funambules  
 Sur ce fil issu d'un autre monde,  
 Ce fil manquant aux tisseuses de vies,  
 Dispensatrices du fatum,  
 L'espoir s'en va,  
 L'espoir s'en va.  
 A force de trop regarder les corbeaux,  
 Le corps figé comme dans le trépas,  
 Vos orbites deviennent vides  
 L'espace d'un instant  
 Et ces oiseaux volontiers charognards  
 Parviennent à se faufiler  
 Dans chaque coin de votre tête,  
 Ils vous picorent, vous picorent,  
 Vous achèvent, on devient  
 Une femme sans tête,  
 Sans tête, je vous dis!  
 Et cette tête dont ces monstres ailés  
 Ont dévoré la substance,  
 On la porte à jamais contre soi,  
 Cette deuxième tête  
 Qui fut piégée un soir  
 Entre les murs du renoncement,  
 A force de trop regarder les corbeaux,  
 A force de trop parler aux étoiles  
 Qui ne vous écoutent pas.

*Sélène Wolfgang*

**Dans La chambre des cheveux**

Tu as la forme incertaine des pensées que le matin fait naître  
 La couette est ton ombre arrachée  
 La rue fuit de ta chevelure  
 Morne noire et seulement vivante par mon souffle

Quand l'aube éveillera nos songes  
 Il sera trop tard pour vivre

*Léo Charpentier*

Je crois qu'un des grands maux de la littérature moderne, c'est la fureur d'être lu. Que les gens se satisfassent d'écrire est bon, mais il leur faut encore qu'on les lise ! Qu'on les lise, qu'on les en complimente d'abord et avant tout avis plus intime, enfin qu'on les déclare possédant un style rare, original, fin, élégant et à nul autre pareil. C'est un peu pousser le bouchon de la part de ces gens qui seraient les derniers à lire tout auteur qui n'est pas un classique. Ah, le gros mot que voilà ! On en a sacré d'insipides cornichons, en guise de rois, à coups de ce gros mot là. Un classique, c'est un quelconque qu'on lit plus qu'un autre parce qu'il est décrété classique. Je n'y vois pas plus d'explication qu'à cette faculté de l'homme à souffrir deux fois son poids pour qu'un autre puisse régner sur lui, posséder sa femme, manger ses biens et encore le gronder quand il rechigne un peu à lui donner son pantalon en prime. C'est le principe du droit divin, qui m'est un principe tout à fait étranger, en littérature comme en politique, et d'autres ont largement écrit bien mieux que je ne pourrais jamais le faire sur la question.

L'accès aux outils d'écriture s'est démocratisé, comme tous les objets de l'aristocrate et tous les attributs du dominant. En donnant un peu de pouvoir à la majorité, on s'assure qu'elle s'asservira elle-même afin d'accéder à la richesse, et au pouvoir, tout en la disqualifiant dans ses élans d'émancipation. L'écriture étant le moyen d'écrire l'Histoire, et de graver mieux que le burin des existences dans les roches, l'ère moderne en fit un enjeu. N'importe qui peut écrire et d'ailleurs n'importe qui écrit. Je crois que cela est bon. Certainement parce que je ne suppose pas que l'univers soit linéaire et qu'il est bien temps que l'Histoire ne le soit plus. En bon élève de mon espèce, je suis de la foule de ceux qui se prétendent écrivains, et comme tout un chacun de mes compagnons de foule, je suis animé d'une inextinguible soif d'être lu. Qu'on me lise ! Qu'on me déteste, peu m'importe, je veux être lu ! Et les dernières poignées d'hommes étrangères à ce phénomène seraient bien étonnées de constater la détermination de ce désir. Jusqu'où n'irait-on pas !

Encore au quart conscient dans ce hurlement à la lune au cœur de la meute, j'écris, et je colle au panneau de bois, j'écris, je colle, j'écris, je colle. Lorsque nous sortons pour chasser, nous ne nous en allons pas pour dévorer le lièvre, le caribou, l'hermine ou quelque autre bestial, non, nous allons chercher des pauvres victimes à asseoir devant le panneau

de bois. J'en vois, dans la meute qui s'est faite horde terrible, qui font leur réclame. Certains iraient même jusqu'à donner de leur sang pour qu'on les lise en échange. À la bonne heure ! Encore un peu digne, je m'en abstiens et me retrouve moins lu que ces voisins. Je rechigne à donner mon pantalon, et comme je suis à moi-même mon propre monarque paraît-il, je l'ai lu quelque part, je m'autorise encore le temps d'une hésitation. J'ai d'abord pleuré sur mes petites pattes solitaires et pouilleuses, tout en écrivant, collant, écrivant, collant.

La bêtise ayant finalement des bornes, au moins dans l'espace plan, les littérateurs maigrelets qui forment la foule ont compris une chose : s'ils sont animés de la fureur d'être lus, ils ne sont pas les seuls. Ils conçoivent ainsi d'habiles commerces et se regroupèrent par sensibilité de lecture afin de déplaire au minimum et de s'attirer les bienfaits d'une sincérité et d'une passion qu'ils seraient bien en peine de trouver ailleurs. Alors se mirent-ils, très adroitement, à commercer avec les autres îlots de littérateurs qui orbitaient tout autour. Ainsi, ne se faisant plus concurrence, ils se nourrissent les uns les autres en fondant des comptoirs de littération, autarciques, antarctiques et bienheureux. Et bientôt la meute bordélique s'anima de grands sons de lyre, de hautbois, de guitares, de flûtes, et de tous les instruments de la terre entière. D'immenses veillées ponctuèrent l'âpre et humide forêt noire et des baraquements de bois humanisèrent ses clairières hostiles. On se mit même à chasser le loup solitaire, et à exhiber les peaux de ces pauvres bêtes hier encore amies sur de grands cercles de bois. Agrémentées de plumes, on baptisa cela des attrapes cauchemars. Quel désespoir pour ceux qui ne trouvèrent pas assez vite de cercle de sensibilité !

Ayant admiré tout ça, je me suis mis à aller consulter les allitérations des autres, déguisé de différentes façons selon la couleur du bois usité pour le feu, et coquettement à donner mon avis dessus. Je devins vite reconnaissable dessous tous mes chapeaux et je m'acquis une petite notoriété dont je n'étais pas mécontent, à peu près indépendante de toute notion de clairière. Fort réciproquement, l'on s'en vint lire mes choses et donner des avis dessus lorsque je daignais proposer un papier. J'avais eu avant les autres le bon sens de créer la demande avant que de la satisfaire. Et je n'étais pas le moins lu des animaux de la forêt. Hélas, cela ne nourrit pas son homme — ni sa femme — ni son chien — et j'en vins à manquer de sucre pour deux parts et demie de sel ! Le souffle ne me man-

quant pas, je décidai tout à coup de m'en aller dans le désert, cette direction de laquelle tous détournèrent toujours les yeux. Alors je verrais si les compliments m'y suivraient. Je me fis fort d'en faire la promotion, voir si l'on m'y suivrait. Je vérifiai bien vite que si je voulais aller dans le désert, ce serait un voyage admirable et louable, certainement démonstratif d'une rareté, d'une originalité, d'une finesse et d'une élégance et d'une nature à nulle autre pareille, mais que j'irais seul. Seul, seul, seul. Je m'emparai donc de mes papiers, de ma colle, de ma plus belle encore et je tournai bien joyeusement le dos à mes anciens compagnons.

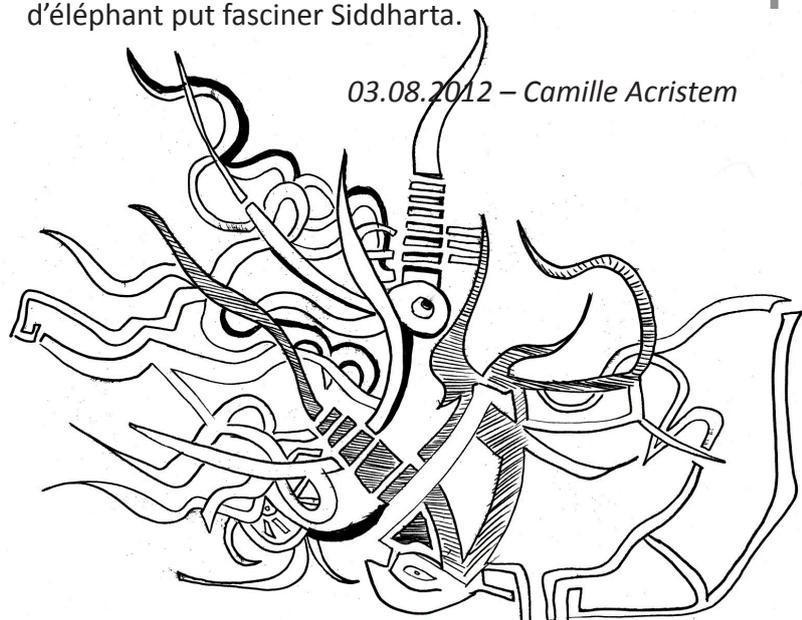
On sait bien entendu que ne m'y suivirent ni mes compagnons ni leurs compliments et qu'à mes pas seul l'écho de mes pas répondit. Je continuais néanmoins mon affaire d'écriture et de collage, mais en l'absence de panneau de bois, je me mis à faire cela sur des rochers, entre deux cactus et un squelette aux os blanchis. D'abord je m'étais enquis de bois pour en reconstruire un, avant d'admettre qu'il me faudrait en construire tous les cent mètres, ce qui aurait considérablement ralenti ma route. De là, à quoi bon marcher si c'était uniquement pour semer des panneaux de bois ? Et à quoi bon écrire si construire un support à mes papiers se mettait à prendre plus de temps que leur rédaction ? Mal à l'aise d'abord, tout à fait frustré ensuite, je me mis donc à les coller où je pouvais, de la plus petite plante au plus gros rocher. J'écrivais donc pour une inexistante renommée. Et ses trompettes semblaient si tardives à résonner que je les accusai bientôt de n'être jamais prêtes pour moi.

En définitive bien plus sot que vaniteux, je me rendis à peu près à la conclusion que je ne pouvais rien pour l'écriture et qu'elle me le rendait assez bien. Pourtant, l'obsession s'était installée. Là où les plumages les plus incommodes, je veux entendre les vautours, que je n'intéressais pas en dehors de l'idée d'un casse-croûte prochain si je ne trouvais pas d'eau étaient mes seuls lecteurs potentiels, nul doute que j'écrivis bientôt pour moi-même. Je décidai donc d'arrêter cette course folle vers l'ouest et d'imposer le demi-tour à mes pas. Pour la première fois, quelqu'un lut mes papiers : moi, sur le chemin de mon retour. Comme un chemin déjà parcouru est toujours plus rapide à parcourir qu'un chemin inconnu, j'étais très vite revenu à la lisière du désert. La forêt avait disparu, une vaste cité la remplaçait. Je vins donc à la ville. Je vis que le littérateur moderne n'avait pas diminué en nombre et poursuivait sa fureur clientéliste. Je m'en tins soigneusement à l'écart, profitant çà et là d'admiration miennes pour exhiber quelques vers, un sonnet, ou une vague réflexion sur l'avenir de l'homme.

L'impitoyable surdité de tous ces rats de bibliothèques, qui n'avaient probablement jamais connu la vieille forêt profonde aux nuits terribles et magiques, ne vint pas à bout de ma fureur d'être lu. À force de lectures sans mémoire, ils en étaient pour certains devenus aveugles. Je ne nie pas que tout cela porte à réfléchir. Et je ne prétendrais pas être débarrassé de cette fureur d'être lu qui est à peu près le seul aspect par lequel on identifie tous les littérateurs, de même que toute autre classe génétiquement indépendante en soi. Et dorénavant je me contente de m'amuser d'entendre — ou de lire — des gens s'excuser d'un moment d'absence et déclarer comme un grand théâtral, et d'un air nébuleux : « Oh, pardon, cher, j'écrivais, n'est-ce pas ! Que disiez-vous ? » On trouve là une sorte de sacerdoce, un rituel sacré, une initiation mystique et je dirai même plus : une apothéose amphitryonique ! à laquelle le monde entier semble étranger, et surtout, semble exclu. Seuls de rares initiés ont accès au grand dôme lumineux des bienfaits de ma fureur. Ah ah, quelle blague.

Parce qu'écrire est un phénomène identitaire qui se revendique. Et c'est peut-être là un plus grand mal encore que la fureur d'être lu. Je voudrais bien que les littérateurs écrivent dans leurs coins sans demander de compte à personne, et se fichant pas mal de l'avis des autres qui sont, en tant que littérateurs ou amis de littérateurs, des méchants jaloux face au talent et d'impitoyables charitables face à la médiocrité. Ainsi nous n'aurions pas eu cette ville désordonnée pour succéder à la forêt des romantiques, grands cavaliers de l'inconnu, mages et esclaves, chasseurs et trappeurs. Car cette ville est comme un marché japonais, plein d'aquariums où chaque descendant de romantique fait l'écrevisse dans mille centimètres cube d'eau, à s'en aller guerroyer contre la vilaine truite découpée qu'on vient de lui balancer dans son ère, et à buller des phrases qui intéressent autant quelque autre aquarium qu'un pet d'éléphant put fasciner Siddharta.

03.08.2012 – Camille Acristem



DANS LA POUDRE DU CHEMIN  
mes pas claquent  
le tissu crisse entre mes jambes  
le vent s'effiloche et picote  
devant moi en pavillons d'air  
il fagote des syllabes  
presque humaines  
alors j'écoute  
l'horizon bossu les arbres  
le pré traversé la pierre roulée  
le papier à emballage du ciel  
dressent le roman.

## LA VIRÉE BLANCHE

*Jacques Céaux*

Un paysage se bouscule sur les rails, des parcelles d'existences se chevauchent  
L'une après l'autre et dévoilent des pins posés en quinconces ordonnés

Ils dressent leurs fières pointes et pénètrent la terre humide  
A un mètre l'un de l'autre, en formant des carrés grossiers

Une ligne brune automnale fait office de lien rouge au récit  
De ces gens teints comme le seraient des vitres, derrière celles du train

Leurs lunettes noires scintillent et cachent leurs cheveux verdâtres  
Qui dégoulinent lentement sur leurs pieds en paquets informels et sans couleurs.

Des lunettes sur des nez qu'ils veulent tranchant la campagne ferrée.  
Des chaussures clinquantes sous la boue informe et puante

Des relents qui voilent aux yeux et jaunissent ce soleil de suie habituel,  
Lui donnent un aspect souillé et maladif comme un souffrant en devenir.

Pourtant il ne fera aucune peine car on peinera toujours à le décrocher  
Et derrière ces vitres, on peine des taches et on les regarde sans joie.

Les pins qui vont former ces cours arrangées et porteront autant de coups  
A cette femme nue et de vert vêtue dont les lèvres crachent des maux sans roi.

Si roi il manque, explosion entremêlée d'action et de bouillie fondue  
Cela se transformera en pipe rougie, rougeurs qui donneront des volutes

Si roi il manque, des passages autorisés encore et encore sur ce corps usé.  
Une parure de broussailles sauvages qui se désagrègent en lambeaux de souffles gras.

Si roi il manque, les directions se confondent et les pins remplacés par des pointes galvanisées  
Raclant dans des bruits stridents ce dernier carré foisonnant.

Ah, que cette femme fut belle !

*Andrew Frobisher*

## La pudeur du langage

Il s'est déshabillé sans complexe. Dans son regard, j'ai vu mon désir. Une fraction de seconde. Puis un autre a pris sa place dans ces orbites familières. Quelqu'un que je ne connaissais pas qui allait bientôt me prendre. Et m'oublier. Il allait m'oublier jusqu'à ce que je m'oublie moi-même. Nous allons nous oublier l'un dans l'autre, dans un geste, un mouvement, qui n'appartiendra jamais à la mémoire.

Nous ne pouvons pas dire ce geste. Ces respirations. Ce frôlement des amants que nous étions. Nous ne pouvons pas dire ce regard brûlant, ces mains exploratrices, ses perles de sueur. La peau humide qui fusionne avec la peau humide.

C'est impossible à dire.

*Essayez. Essayez encore. Je sens que nous touchons au but. Dites-nous le silence des corps.*

Je ne peux que mimer le murmure des draps. Le reste est dans l'oubli. Tombé par le désir d'une mémoire qui chancelle dans la fulgurance de l'instant. La répétition est inconcevable. Inexécutable. Cet instant est unique, éternellement unique. Pris dans l'inaccessible du regard commun.

Vous dites que toute reproduction de ce geste est absurde.

Irréelle. Il appartient en lui déjà à l'utopie. C'est dans cette pénétration que l'on s'exclut d'un temps et d'un espace. On quitte la ligne. On est ailleurs.

Folie et illusion.

Tout est illusion. Cela culmine l'illusion. C'est le paroxysme de l'existence illusoire. A tel point qu'on oublie d'exister vraiment. On ne s'appartient plus dès lors qu'on appartient au mouvement de l'autre. Et que les paroles s'évanouissent sur les lèvres étrangères.

S...

Vous n'y parviendrez pas.

... E...

Vous n'y parviendrez jamais.

... X...

Les mots n'y suffiront déjà plus.

... E...

*Duke*

### S'ouvrir

### A visage démoli

Ouvrons la porte d'un grand cri

D'une cicatrice

Tranchée dans le silence

Que dire que souffrir

On ne nous écoute pas

il y a entre nous des murs dressés des océans

de barbelés

A la fin

Nous ouvrirons nos cranes ces prisons

Nos gestes courbés comme une femme évanouie

N'ont pas d'ouverture

Ni d'expression

Jadis

Je m'étais cru un visage

Dernier retranchement des murs à abattre

J'ai tout démoli

*Léo Charpentier*

*Les bottes dans la vague les algues vaquer au littoral ;  
Le large m'appelle et la balise me cligne d'un oeil rouge ;  
Le ressac délave la marée de mes idées qui se heurtent aux rochers des coquillages éteints ;  
Mon âme naufrage sur les sables laissés par l'écume et la vague, et laisse éparses des méduses  
amères, aussi froides que les ancres d'encre échouées sur la plage du papier sable ;  
La marée de mes mots couvre des maux acerbes, dardés par le harpon des années noires,  
comme la baleine crevée dans d'abominables râles, laissant mes chairs béantes prises dans les  
crocs lancinants des sels ardents des eaux de mer ;  
Et dans l'écume des maux se mêlent sang et eau en une aquarelle horrible, spectacle délectant  
les badauds pansus pleins de bière et de rolmops.*

*Les nues de mes remords violacés par un soleil blanc, perçant les nuages immobiles des digues ;  
Montent les embruns furieux aussi haut que les goélands, et les goélands gisant sur les sables  
éphémères s'évadent à l'approche de la lame aigue d'un flot vengeur.*

*Ô digue du crépuscule pourpre, scintille, longue et fine guirlande scintille de phares alignés  
chauds et orangés.*

*Je cabote ma gueule hirsute, gercée de larmes et lavée par le cafard de mes jeunes années,  
peau crevassée par les houles vespérales de décembre fouettant de ses brumes aiguës ma  
peau onnée de matelot belge.*

*Et là, la neige blanche, le ciel perlé de gris, les hôtels alignés filant au fil des encablures et dis-  
paraissent au paysage ;  
Plage de poudre, mare de glace emprisonne mes mélancolies désertes et chasse mes rêvasse-  
ries de nacre, d'horizons de chromes bleus, de lentes nues beiges et élancées, d'un soleil bas  
blanc, pur halo orangé s'étirant dans la griserie rosée d'un azur, vêpre de juillet sur une plage  
rieuse, à Zeebrugge ;  
Et marque mes pieds nus sur l'humide chatolement d'un chaleureux firmament, et la mélo-  
dieuse vaguelette chante mon coeur et caresse mes chevilles dorées.*

*Un vaisseau passe. Enorme cargo en contre-jour, comme une ombre disséquée sur l'azur cha-  
marré, une opaque silhouette voguant vers des docks anonymes et tristes, vers de quais de  
grues de potence de marins jeunes et pourtant morts, l'âme et le coeur suspendus en cale  
sèche.*

A.V. 2013

### **Le théâtre**

Des fantômes verts rampent sur mon plafond  
comme des coulisses inertes derrière les rideaux sombres  
du théâtre

les cauchemars s'écartent et le divin tonneau coule, rougit les joues du puits sans fond. Le spectacle commence  
d'ivres mandibules parapluient sous les hasards du mot.  
Les visages se modèlent comme les grands déserts roses  
Les traits se contorsionnent, gymnastes ébouillantés.  
L'inoubliable s'installe et prend la pause.  
Le vague et le précis font férocement l'amour sur le parquet hanté  
Des grandes girafes vierges aplanissent les entractes  
La vue s'oublie et se retrouve.

Les tombes deviennent chair et les silences couvent des pâleurs indistinctes dans l'étrangeté nue  
Sous les grands tréteaux bas des funambules s'éclipsent  
Tout a enfin du sens

I

La lie  
se délasse  
à tel point qu'elle  
se délie avec  
lassitude

Elle lie  
légèrement  
avec délice  
cette lampée  
à ce délit

Lui, las,  
se délivre  
de l'ire  
par le bas  
pauvrement

II

Le lac  
ligue  
les larmes  
lâchées

l'avant  
s'avance  
au devant  
de l'arche

liaison  
larmoyante  
des lâches  
en avant

Andrew  
Frobisher

IV

Alcool,  
flirte  
et monte  
au col

joue  
son rôle  
et rend  
drôle

Tout tremble  
la langue  
semble  
lampe

### Lavis

sucre de sable et sel  
crisse grains  
une plage pâtissière  
fondant à l'eau

enfournée à l'août  
thermostat sud  
ton corps saisi  
terre première

la foule mordorée  
inonde en éclats  
les triangles fauves  
dans l'air ambré

clameur ces  
badauderies d'enfant  
perçantes et vives  
allégresse native

derme trémulant  
à nu révélé  
offert sous la langue  
la mer le vent la vie.

### L'ombre a fait une descente

masquée  
dans son blouson noir  
le quartier s'est tu  
surpris soumis  
ces murs s'encrassent  
porte à porte  
timidement en ampoules  
le soir rafraîchit sa vie  
derrière des vitrines  
s'enhardissent des voix  
palpite doucement  
simple basse enfumée  
trace la bulle d'un halo  
des fêtes  
des lueurs bavardes  
se saouleront de chair.

### Mère de rêves

Au rêve et à nos pas  
suiveurs infatigables  
pour traverser  
en tous temps  
le nourrir et le vivre  
Petits marcheurs,  
ballottant penauds nos désirs  
glacés par la peur et le dire  
et l'affront du refus  
A nos images que projettent  
les histoires toujours contées  
par la bouche des mères  
aux cohortes insatiables  
des cœurs d'hommes enfantés

Jacques Céaux

A Michel Déon

Il connaissait Charlotte depuis un certain temps déjà. La première fois qu'il la vit, non qu'il la trouva spécialement laide, mais elle ne suscita point chez lui l'émoi que d'autres filles avaient pu lui faire ressentir, dans ce cours de danse où il l'avait rencontrée.

Elle était habillée d'une chemise en jean et d'un pantalon rouge bordeaux. Il émanait d'elle comme une aura de tiédeur maternelle, de gentillesse ronde. Ses traits, quoique ordinaires, avait quelque chose, à bien y regarder, et sous un certain angle, d'agréable et de tendre, de moelleux enfin, ainsi qu'on pourrait dire d'une madeleine dans laquelle on voudrait mordre.

Ils s'étaient côtoyés quelques fois, à la sortie des cours qui se déroulaient au sein de l'École alsacienne. Lorsque l'on sortait par le portail en pierre blanchi du bâtiment, la nuit toute noire et tiède de la rue Notre-Dame des Champs s'offrait à vous, et c'était un plaisir, par un joli mois de mai, que d'accompagner l'une ou l'autre des partenaires de la leçon de danse vers le métro du Luxembourg.

Il s'entendait relativement bien avec toutes, sans pour autant éveiller trop l'attention d'aucune ; il étudiait dans une Université proche les Sciences Politiques. Non que la politique l'intéressât spécifiquement, mais il y avait somme toutes certaines matières qui retenaient son attention, la philosophie, par exemple, qu'on y dispensait le vendredi matin.

Il perdit de vue Charlotte pendant un temps. Il eut quelques aventures, n'y pensa plus vraiment, l'oublia même.

Quelques mois plus tard, il la revit.

Elle aimait à marcher seule par les rues de Paris, apprit-il plus tard, et c'est en face du cinéma de l'Odéon duquel il sortait justement, que par hasard il la croisa.

Le soleil déclinait faiblement contre les immeubles en briques claires, sur les étals de vieux livres. Un clocher annonçait 19 heures, l'air était tout moite, enveloppé de lumière chaude. On aimait à se balader légèrement, ouvrir quelques boutons de chemise, s'arrêter près d'un banc, causer sur le ton des confidences.

Ils marchèrent quelques temps côte à côte, lui par politesse, elle par plaisir.

Il avait jusqu'alors eu quelques aventures qui s'étaient toutes comme enlevées d'elles-mêmes, sans qu'il y prenne vraiment garde. Il ne s'en portait certes pas plus mal, quoiqu'il eût à subir un ou deux chagrins qu'il nommait d'amour. Malgré tout, la vie à deux ne lui seyait pas, finissait-il invariablement par penser.

Elle commença de lui parler de choses et d'autres, de son poisson rouge et de ses études. Le soleil coulait sur ses bras clairs, et sa taille gracile, qu'on devinait derrière sa robe.

Il écoutait de travers ce qu'elle disait, cependant qu'elle le regardait attentivement lorsqu'il lui parlait de littérature, de la nouvelle vague et de Matisse; de toutes ces choses enfin, avec lesquelles il n'est pas toujours à propos d'entretenir une jolie fille en robe légère par un crépuscule de printemps.

Elle lui proposa un film pour le lendemain. L'idée ne lui déplut pas, ni ne l'enchantait. Le cinéma était somme toute un moyen comme un autre de passer le temps, à ceci près que l'air y était plus frais qu'en ville.

Il arriva en avance au rendez-vous le jour suivant car il y avait dans le quartier quelques menus achats à faire, et se trouva donc à la voir arriver. Elle se faufila entre les groupes de badauds qui discutaient benoîtement devant le métro, et traversa en hâte la rue jusqu'à lui, alors que le feu passait au rouge.

Elle était vêtue d'une nouvelle robe, turquoise et flottante sous la brise du soir. Ses fines lunettes nacrées et ovales adoucissaient ses traits, les rendaient plus câlins encore, quoiqu'en les rehaussant de cette distinction dont ils manquaient peut-être.

Il se surprit d'abord à la trouver jolie, et, après que quelques minutes soient passées, charmante. Dans le noir de la salle obscure, il se tourna plusieurs fois pour observer son profil. Elle avait les jambes croisées, sur lesquelles reposaient ses coudes alanguis, et l'on avait peu de mal à imaginer la douceur de son grain de peau, sous le sillon des bretelles, derrière le bruissement du tissu, près du turquoise de la robe, contre la finesse parfumée de ses bas.

Il se souvint d'une phrase d'un romancier, qu'il n'arrivait plus à remettre, mais dont il gardait en mémoire la réputation de séducteur. Que préférez-vous chez les femmes, lui demandait-on ? Leur peau, assurément, répondait-il. Lorsqu'ils sortirent du cinéma, la nuit déjà tombait. Elle le prit par la main et l'emmena parcourir la ville.

Ils firent de nombreuses choses ce soir-là, qu'il ne se souvenait pas avoir jamais accomplies, ou peut-être en une existence si distante qu'elles étaient comme sorties de son esprit, ainsi que le dit si justement l'expression. Ils burent quelques verres de Sancerre, escaladèrent la grille d'un parc, découvrirent des lieux dérobés.

Elle rayonnait d'enthousiasme et riait pour un rien. Mais lorsqu'il lui posait une question sérieuse, comme il en avait pris l'habitude depuis un temps qu'il ne situait plus, elle détournait le regard, et répondait à côté.

Ainsi, lorsqu'il la questionna sur ses aventures sentimentales, elle lui répondit simplement: « Oh, tu sais mes histoires, ce n'est pas bien intéressant. C'est parfois drôle, mais pas si intéressant ».

Ils se revirent plusieurs fois ; ils marchèrent ensemble par des ruelles tristes, dînèrent près de la Seine, assistèrent même à la représentation de Casse-Noisette à l'Opéra Garnier.

Petit à petit, alors que chaque fois Charlotte se présentait à lui vêtue d'une robe et de collants marron, quoique

la couleur de sa robe changeât selon la température de l'air, il commença à la désirer ; surtout une image se présentait constamment à son esprit, et finit par l'obséder entièrement.

Chaque soir, il l'imaginait assise sur ses genoux, collée contre lui, et vêtue de ses collants marron seulement, à travers la transparence desquels, on pouvait apercevoir le sillon d'une culotte.

Sa robe était à terre, froissée sans doute.

Du reste, avait-elle peut-être quelque chose qui couvrait son buste. A dire vrai, son buste ne l'intéressait guère.

Un jour il n'y tint plus et l'invita chez lui. Elle resta plusieurs heures.

Lorsque, sur le tard, il l'embrassa enfin, elle se laissa choir, ferma les yeux et lui sourit. Mais quelques minutes seulement s'enfuirent, et elle s'échappa.

Plusieurs fois encore, il lui donna rendez-vous; et chaque fois, elle se sauva avant même qu'il n'ait pu la dévêtir.

Et puis un jour, par un élégant soleil de juin, ils se retrouvèrent au Bois de Boulogne. C'était une fin d'après-midi paresseuse, des barques silencieusement voguaient par le lac, emportant avec elles le souvenir de quelques amours fanées.

On s'embrassait près du truchement des fontaines, on négligeait le patchwork au profit du oui-dire.

Charlotte avait un manteau de cachemire noir et des Ray-Ban couleur églantine.

Jamais sa peau n'avait été si délicieuse, ni ressemblé autant à la surface crémeuse d'un gâteau.

Un jogger s'était même retourné sur son passage, et alors avait-il feint la jalousie, ainsi qu'il l'avait vu faire plusieurs fois, ce qui la fit partir d'un éclat de rire.

Ils parlèrent de choses importantes et d'autres plus légères. Il se rendit compte qu'elle avait somme toute l'esprit immodérément simple, ce qui ne manqua pas de l'inquiéter.

Elle lui dit ensuite, au milieu d'une conversation qui portait sur son goût pour les animaux, et plus particulièrement les canetons : « Tu vois, je ne crois pas que la passion amoureuse soit une bonne chose. C'est très embêtant, on ne pense qu'à l'autre, c'est bête, on devient malheureux pour un rien ».

Il n'avait jamais su, on ne lui avait jamais appris à répondre à des propos si bêtes et sensés. Il se contenta donc d'acquiescer simplement, sur quoi il cita Proust, ce qui en soi, se fit-il la réflexion, était absurde.

Les éclats roux du couchant s'épanchaient sur le lac. On rentrait déjà,

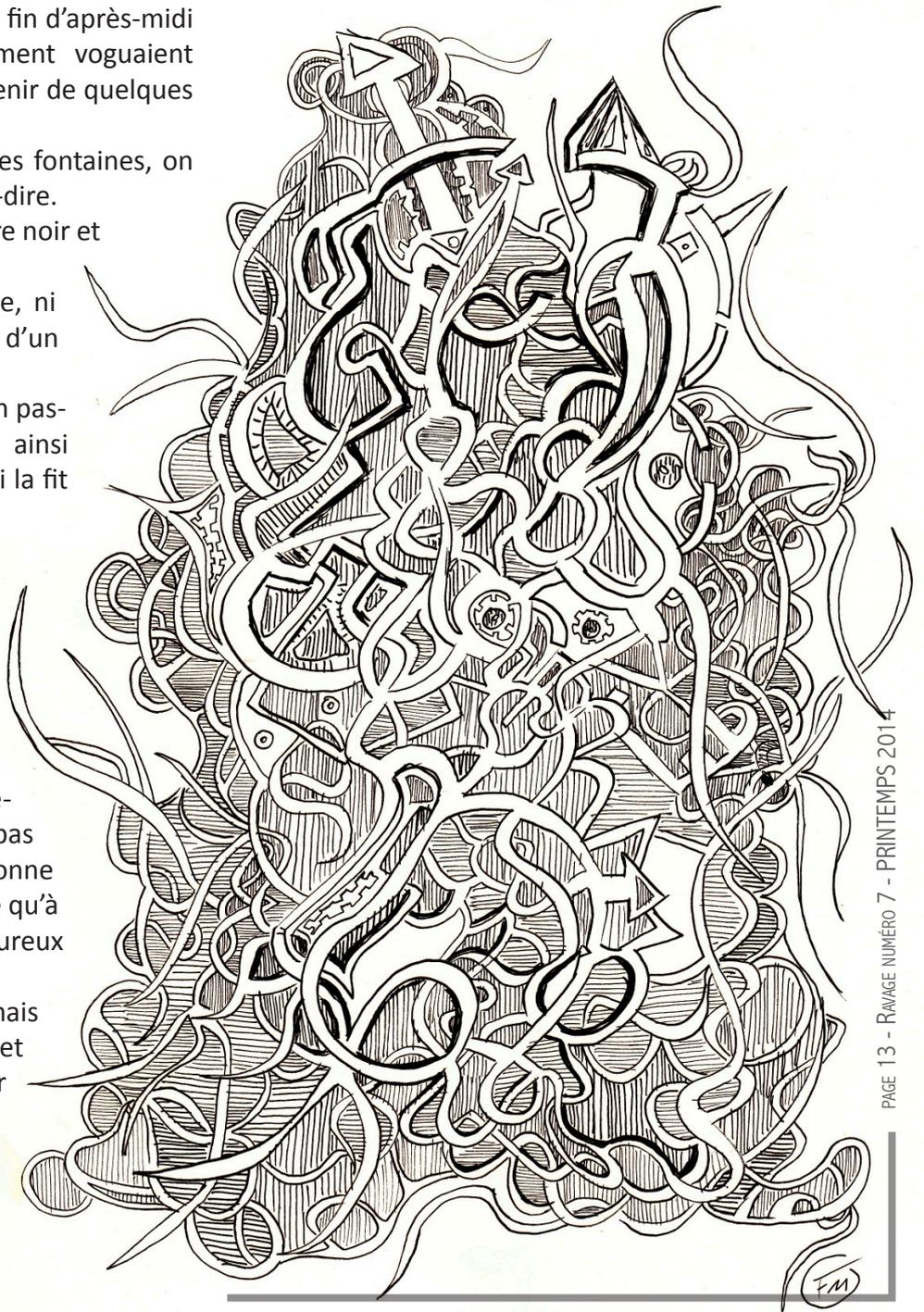
il était plus que temps de préparer le dîner, mais un lecteur de Mrs Dalloway se prélassait encore sur l'herbe grasse.

Lorsqu'ils se quittèrent, elle lui sourit, caressa son visage et il embrassa une nouvelle fois ses lèvres de jais, sa nuque d'opale.

Elle disparut sans un bruit par le métro d'Auteuil.

*Sébastien Reynaud*

( à suivre dans RAVAGE n°8...)



... ?

Ciel nuageux, regard embué.

Une larme s'échappe et roule sur la joue ; ruisseau éphémère sur la peau. Elle glisse et fuit dans les plis du foulard, sous le col du t-shirt et disparaît. Une larme seconde, l'averse est passagère. Le regard triste, ciel gris.

Une parole acerbe, un mot qui claque dans l'air et c'est un éclair qui déchire le ciel sombre. L'ambiance est électrique, la tension palpable et les traits tendus.

Un moment suspendu, hors du temps... Après la pluie, après la colère et l'orage.

Il perce discrètement sur les lèvres meurtries et dégage le regard. L'ébauche du sourire ramène la lumière : le visage s'éclaire. Un rayon de lumière brise l'obscurité et le calme revient.

Enfin le rire résonne, emplît le cœur, le corps. L'être tout entier se réchauffe. Le soleil brille et sa chaleur s'étend sur les joues encore humides.

Ciel changeant au fil des émotions : visage et regard accordés. Tableaux multiples aux couleurs changeantes.

*Trudi*

*Dans mes rêves des rafales  
de trains de perles  
d'étoiles ;  
des merles  
comme des voiles  
volent  
sur les cimes  
des symboles,  
des rimes,  
des rigoles  
de nuit verte.*

*Dans mes rêves dansent  
les oiseaux  
du silence  
des bijoux  
de comètes rayonnantes  
comme des mots,  
des rimes fuyantes  
dans un ciel chaud ;  
une nuit scintillante  
d'un rêve passé.*

A.V.

**Un mari à tout-venant**  
*Ayant port de braies puissant  
Et pour le cul de l'allant  
Proposait en implorant :  
« - Holà, baise ma femme !*

*Elle ne me veut par devant  
Que si besogne durant  
Un gaillard au fondement  
S'attaque pareillement  
Adonc baise ma femme !*

*- Quoique cela soit tentant  
Qu'en est-il du trou parlant ?  
Car vois-tu ci-approchant  
Mien ami qui tout autant  
Voudra baiser ta femme.*

*- A la parfin, dit l'amant  
Qu'ils en viennent dix ou cent,  
Du pays tous les manants,  
Si l'on s'emploie à l'instant  
A fort baiser ma femme ! »*

*C'est ainsi que le mari  
Non sans quelques heurts à l'âme  
Mais n'y tenant plus du vit  
Pût enfin baiser sa femme*

Stéphane Vincenzi

Le dictionnaire fou

Le style glisse sur la feuille, l'inspiration gonfle  
 Je jette l'ancre avec des éclaboussures noires  
 Le pied posé sur l'île de la mesure  
 Les mots moussent sur le papier bulle

L'épingle à nourrice crève ces sphères mortes  
 Un vers exotique s'en dégage  
 Elle donne vie à un récit musical  
 Accordé par un souffle virginal

Au début, une corde tendue, un chemin  
 Ecrit sur une note majeure  
 Elle revient pour boucler à la clôture  
 Pour tourner et s'en retourner

Clause hululée par le marteau écumant  
 Une onde se répand dans l'air  
 Jouée comme par un chœur  
 Mais elle s'en va, dans un ultime fracas

*Andrew Frobisher*

### **ASPHALTE ESTIVALE.**

Été meurtrier, brasier empesté  
 Enfer terrestre  
 Ta flamme sème les larves se répandent  
 Fait cavalier les cafards fourmillants  
 Les rats dansent à l'ombre de ton feu  
 La puanteur exhale  
 Me fait vomir  
 Entre chiens et loups tu fais danser les bâtards  
 Les crocs se resserrent  
 Font pisser le sang  
 Les sirènes hurlent  
 Stroboscope bleu nuit  
 Fais danser les dagues d'argent  
 Ca pue la pinte et l'eau de mort  
 L'ignoble pinard  
 Ou le pétard du trimard  
 Où l'aluminium et la seringue s'amalgament  
 Hissent la haine d'une gamme  
 Sous la lune l'opium fume  
 Tardive écume des villes  
 Demain matin les oiseaux chanteront  
 Le requiem du corbeau  
 La valse du corbillard.

A.V.

### **L'azur**

Ca arrivera un jour de bonheur. Un jour de soleil mesuré, de vent frais, parfumé comme une femme amoureuse, un jour de sourires échangés au marché noir de la bonne fortune, un jour d'oiseaux musiciens fredonnant l'hymne à la joie, un jour enjoué, un jour de jeu, d'autre joue tendue, de genièvre odorant, un jour soulagé, sous l'âge tilleul du fond d'un grand jardin, sous l'arche des nuages, l'archer des sentiments, l'arôme du pain tendre, l'azur.

Ta mort.

*Adelheide Danckaert*

**La lumière tinte au verre de la fenêtre**  
pour me réveiller encore  
la prairie du jour est blanche  
neuve comme un matin

c'est la cloche  
qui m'appelle à vivre  
un autre jour  
\*

**J'ai le cœur agité**  
**comme toujours**  
**pincé par mille dents**  
**des combats du jour**  
**au grand débat**  
**du sang mauvais**  
**l'encre à la tête**  
**je déplie ma planète**  
**enfante des projets**  
**ainsi de nuées en nuées**  
**si le sort s'apprête**  
**je pense à l'oublier.**

**Et la figure du monde se reflète**  
Dans le fourmillement de l'eau sur l'étang  
Si tous les corps dansent à la surface  
pantins gesticulés des eaux troublées,  
la musique du grand orchestre demeure  
inaudible ici  
à leurs pauvres oreilles.  
Et leurs yeux sans lumière se noient .  
Rien ne sert de tendre une main  
le bruit de ce silence mange tout,  
le soleil, le printemps, l'aurore  
sont encore langue étrangère.

**Arbres**  
Spectres charbonnés  
alignés  
la danse vive  
se tiennent par la main  
à bout de branches  
découpe comme au flash  
sur un ciel blanc  
grisé  
l'ivre farandole brave  
mars, **saccades de vent**

*Jacques Céaux*



*Désireux de soutenir l'initiative du groupe RAVAGE  
et de leur permettre de poursuivre leur aventure,  
l'Association des AMIS  
et MÉCÈNES dudit groupe*

*décide de louer cet emplacement d'annonce par sympathie.*

*Pour participer à cette souscription,  
il suffit de verser 25 € ou 50 €  
ou même quelques euros  
sur le compte IBAN BE35 0688 9373 9637.*

---

**Envoyez-nous vos textes !**

Nous vous remercions tous du soutien que vous apportez à Ravage  
et pour les magnifiques textes que nous ne cessons de recevoir !

Sans vous, nous n'existerions déjà plus !

Continuez à nous envoyer vos textes et créations artistiques/littéraires  
de toutes sortes nous nous ferons un plaisir de vous publier.

A bientôt pour le prochain numéro !

**[ravage.magazine@gmail.com](mailto:ravage.magazine@gmail.com)**

